

—Comment as-tu laissé Clotilde ? demanda-t-elle.

—Très calme et très raisonnable, quoique triste.

—Je ne peux me faire à l'idée que cette enfant souffre !...

—Ça s'arrangera. Dites-moi une chose : à quelle heure sir Jonathan a-t-il quitté la maison ce soir ?

—Tout de suite après le dîner. Il n'a même pas pris le café avec nous, ayant, disait-il, un rendez-vous d'affaires très pressé dans un des cercles du boulevard.

—Avant neuf heures, alors ?

—Même avant huit. Pourquoi me demandes-tu cela ?

—Il est convenu que vous ne m'interrogerez pas.

—Tu es toute pâle, toute frémissante !... Tu n'es pas malade ?...

—Non, un peu de fatigue seulement. Je vais me coucher. Demain il n'y paraîtra plus. Bonsoir, madame.

Elle tendit sa petite main fine ; mais Adèle l'attira dans ses bras :

—Je ne veux pas que tu t'exposes pour moi, lui dit-elle très bas. Je t'assure que j'aimerais mieux renoncer à toute paix, à tout bonheur plutôt que de penser qu'il va t'arriver quelque chose.

Suzanne essaya de prendre la chose en riant ; elle se dégagea :

—Que voulez-vous qui m'arrive ? demanda-t-elle. En voilà des idées drôles !...

—Je ne sais pas. Tout ce soir j'ai été comme une folle en pensant à toi. Je t'en prie, prends garde.

—Vous prenez tout au tragique ! Dormez en paix, aucun danger ne me menace.

Suzanne embrassa son amie avec un calme voulu, extraordinaire, et entra chez elle, fort tranquille en apparence ; au fond bouleversée de cette amitié si profonde et si vraie ; que, sans aucune indication, elle en arrivait jusqu'à la prescience de ce qui la concernait.

Le lendemain, de bonne heure, elle fut prête, voulant aller à Montmartre, à la recherche de cette Amanda Laminois qui pouvait lui révéler de si curieuses et si intéressantes choses.

Mais avant, elle avait le désir de demander à Grégoire si Jonathan avait pu savoir qu'elle était allée à la Varenne.

Pour cela, elle se rendit dans la cour où il lavait sa voiture, sachant bien qu'à cette heure de la journée c'était l'occupation du vieux cocher.

Elle ne se trompait pas.

Une grosse éponge à la main, Grégoire astiquait le coupé relevé sur son chevalet de bois.

—Qu'y a-t-il pour votre service, mam'selle ? demanda-t-il en s'approchant de Suzanne restée à dessein dans le corridor, afin de n'être vue de personne.

—A quelle heure êtes-vous rentré hier au soir, mon vieux Grégoire ? fit-elle avec bonté.

—Oh ! très tôt. Sultan était de bonne humeur, il a été vite de retour. Je suis sûr qu'il n'était pas la demie de six heures quand nous avons été de retour ici.

—Vous avez vu l'Américain ?

—Oui, mam'selle. Il descendait du landau avec Mlle Georgette et M. Pierre, comme j'arrivais moi-même. Monsieur était allé en avant, alors mademoiselle m'a dit :

—Tiens, tu rentres seul, où donc est maman ?

Pour lors j'ai répondu que ce n'était pas madame, mais vous que j'avais portée.

Mademoiselle n'a pas insisté, mais l'Américain est resté derrière et m'a demandé où vous étiez.

—Et vous avez répondu ?

—Ce que vous m'aviez dit, mam'selle. Que vous aviez pris votre billet pour la Varenne-Saint-Hilaire. Il est alors entré dans la maison sans rien ajouter de plus.

—Merci, Grégoire. Le hasard fera peut-être qu'il vous demandera aujourd'hui si nous avons parlé de ces choses tous les deux. Je vous demande de mentir, mon vieux, et de lui dire que vous ne m'avez pas vue. Vous aimez vos maîtres, n'est-ce pas ?

—Pour sûr, oui ; et vous aussi, mam'selle Su-

zanne, parce que vous êtes la fille la plus droite et la plus honnête du monde.

—Eh bien, de grands intérêts sont en jeu dans ce moment-ci. Faites bien ce que je vous dirai et vous nous aiderez.

—Vous pouvez compter sur moi, vous, comme les maîtres.

Elle parti, sachant bien que le vieux serviteur serait fidèle à sa promesse.

Un instinct sûr disait à Suzanne d'aller chez la sage-femme d'abord, plutôt que chez le médecin, les femmes ayant plus que les hommes la mémoire de certains petits détails.

En plein quartier populaire, rue Ramey, à côté de la rue Clignancourt, Mme Laminois avait fondé un grand établissement qui prospérait.

Ce fut à la porte de cet hôtel entouré d'une élégante grille et ombragé de grands arbres que les renseignements recueillis par Suzanne Vergnes la conduisirent.

On l'introduisit dans un petit salon et de là, on fit passer la jeune femme de charge dans un cabinet de consultation où se tenait Mme Laminois.

Tout était d'une propreté remarquable, soigné et confortable.

Amanda, avec sa robe de soie noire, ses beaux cheveux grisonnants, et la clarté de son regard droit, ajoutait à cette bonne impression.

—Vous souvenez-vous, madame, d'une de vos amies d'enfance, morte bien malheureusement dans vos bras, Pauline Gages ? demanda Suzanne en s'asseyant, avec ses beaux yeux également bien ouverts, ces yeux qui inspiraient tant de confiance et de sympathie.

Le visage de la sage-femme se couvrit d'un nuage de tristesse.

—Ah ! Dieu ! oui... s'écria-t-elle. Pauvre Pauline... Je ne l'oublierai jamais. Une créature si brave et si honnête !...

—Vous savez sans doute que le mari parti en Amérique y est mort, et que sa petite fille a été portée en Normandie ?

—Par une voisine appelée Mme Lureau, une bien excellente femme... Oui, je sais cela.

—Je suis, moi la femme de charge et l'amie de Mme Chaniers.

—La sœur de M. de Sauves, le protecteur d'Eugène Gages ?...

—Précisément. Madame qui est très bonne voudrait faire du bien à la petite orpheline ; nous croyons l'avoir retrouvée sortie de l'orphelinat où elle a été élevée. Cependant, une personne du couvent nous a dit que l'enfant était morte jeune, et que celle qui portait aujourd'hui le nom de Clotilde Gages n'était pas la vraie.

Comme madame ne veut s'occuper de cette enfant qu'en souvenir de Pauline Gages qu'elle estimait, je suis venue vous demander si vous qui l'avez reçue la première dans vos bras, vous n'auriez pas constaté sur son petit corps quelque signe capable de nous la faire reconnaître.

Amanda Laminois avait une excellente mémoire.

Instantanément, elle se souvint des questions que lui avait posées M. Marais, alors chef de la sûreté, durant le procès de M. de Sauves.

A cette époque, M. Marais pensait qu'on avait pu faire une substitution d'enfant entre Georgette et Clotilde Gages.

Rien n'avait pu le prouver, mais le chef de la sûreté avait eu cette idée, et la lui avait dite, en lui recommandant la plus absolue discrétion.

Fort honnête, Amanda Laminois avait gardé tout cela pour elle, mais elle y avait souvent pensé et repensé depuis lors.

Puis voilà qu'aujourd'hui la famille Chaniers, à dix-sept ans d'intervalle, venait lui demander les mêmes choses.

Dans quel but ?...

Pour faire simplement du bien à une petite orpheline, et ne pas égarer ses charités sur une enfant étrangère ?

Mme Laminois n'en croyait pas le premier mot ; mais la figure de Suzanne lui inspirait trop de sympathie pour qu'il lui vint à l'esprit de se taire ou de concevoir de mauvaises idées.

—Écoutez, lui dit-elle, déjà, autrefois, il m'a été fait de semblables questions.

Mais depuis j'ai beaucoup réfléchi à tout cela.

Et un jour qu'une petite fille venait de naître, longtemps après, portant un beau signe brun sur l'épaule, subitement, en un éclair fortuit de ma mémoire engourdie, je me suis rappelée une chose oubliée jusque-là.

—Quoi donc ? fit Suzanne qui se sentait mourir.

—Que l'enfant de Pauline avait aussi un signe brun sur le bras gauche.

—Ah ! Et vous en êtes sûre ?

—Oui, car je crus l'avoir meurtrie en la prenant. Mais en lavant la petite, je m'aperçus que c'était un signe de beauté, magnifique, plus gros qu'une pièce de dix sous.

—Pourquoi n'avez-vous pas dit cela lors du procès ?

—Dans l'émotion causée par la mort de mon amie, le départ du père, celui de l'enfant, je l'avais complètement oublié. Ce n'est qu'en voyant l'autre petite fille marquée à l'épaule de la même façon, que ma mémoire subitement s'est rouverte. Le procès alors était fini depuis de longues années, je ne crus pas utile de remettre ces histoires sur le tapis.

—Et vous n'avez jamais reparlé de cela à personne ?

—Non, jamais, vous êtes la première personne avec laquelle j'en cause.

—Merci. Un autre service, voulez-vous ?

—Bien volontiers.

—Si une autre que moi, un Américain, par exemple, venait ces jours-ci vous demander les mêmes renseignements, voulez-vous ne pas les donner ?

—Eugène Gages étant mort, je ne vois que la famille Chaniers ayant le droit de savoir ces choses. Aussi je vous promets de me taire vis-à-vis de tout le monde, excepté vis-à-vis M. de Sauves et Mme Chaniers, néanmoins.

—Encore merci, vous êtes honnête et bonne. Et si cet Américain vous demandait si vous n'avez vue... ?

—Je répondrai négativement, soyez sans crainte.

—Ah ! comme je suis heureuse d'être venue, et que je suis donc tombée sur une femme de cœur !... Adieu, à bientôt, car si je puis atteindre le but que je poursuis, je reviendrai vous voir, et vous remercier encore, vous qui me l'aurez fait atteindre.

—Et j'en serai heureuse ; car à votre figure je vois bien, mademoiselle, que vous ne devez vouloir que des choses droites et loyales.

#### XI.—LA MAIN DE DIEU

Ce fut le cœur serré et le cerveau plein de mille pensées plus confuses les une que les autres, que Suzanne regagna Belleville.

Ainsi Georgette, cette enfant élevée par elle avec tant de soins, tant de sollicitudes, n'était pas la fille d'Adèle, mais bien celle d'Eugène, l'assassin de Georges !...

Et cet assassin lui-même, n'était-il pas sir Jonathan Pierce qui était arrivé avec son intelligence diabolique à changer de peau, physiquement, comme il avait changé de nom et de personnalité, moralement ?...

Mais cela, comment le prouver ?...

Dans quel piège cet homme, habile entre tous, tomberait-il ?...

Lui surtout qui s'était refautilé dans cette famille où il avait porté jadis le deuil et dont l'adresse infernale avait surpris la sympathie de Pierre, l'amitié de Robert ?...

Quant à Georgette, la jeune gouvernante s'expliquait bien maintenant l'ardent amour éprouvé par cette fille sans cœur pour l'étranger qui eût dû lui être indifférent entre tous : la voix du sang parlait en elle.

Oui, mais toujours Suzanne en revenait à son idée :

—Comment le démasquer !...

Elle ne se dissimulait pas qu'une guerre à mort allait se déclarer entre eux, que sa vie même était en danger, Eugène Gages étant capable de tout : la veille au soir, il l'avait bien prouvé ; car dans l'esprit de la jeune femme de charge, aucun doute ne subsistait sur le nom de celui qui avait voulu l'attaquer à la Varenne-Saint-Hilaire.

(A suivre)